

didi18

Présente

Fred Leuchter

Interview 2015 avec Jim Rizoli

Traduction
Bocage

La suite de l'histoire - Interview avec Jim Rizoli

L'émission de RizoliTV de ce soir va être spéciale: nous recevons Fred Leuchter qui va nous parler de ce qu'il a vécu dans les années 1980 avec Ernst Zündel et de tout ce qui s'est passé à l'époque. Nous allons beaucoup apprendre sur lui. Ce sera très instructif. Donc j'accueille aujourd'hui Fred dans mon émission.

Fred Leuchter - Merci.

Jim Rizoli - C'est un plaisir de vous recevoir. C'est vraiment une occasion spéciale pour moi en tout cas, parce que je pense à tous ces révisionnistes...Au fait, peut-on vous qualifier de révisionniste?

Fred Leuchter - Aujourd'hui, oui. Ce n'était pas le cas il y a 25 ans.

Jim Rizoli - Si l'on pense à tous les révisionnistes qu'il y a, en particulier à ceux qui publient et écrivent, vous êtes probablement l'un des plus célèbres.

Fred Leuchter - Je pense que c'est probablement vrai. À l'époque, après mon séjour à Auschwitz et mon témoignage devant le tribunal, je me considérais comme révisionniste malgré moi. Aujourd'hui, après les coups que j'ai pris pendant vingt ans de la part des juifs, je n'hésite plus à me déclarer révisionniste.

Jim Rizoli - Bien, nous allons parler de tout ça, mais ce que je voudrais que l'on comprenne de vous, je me souviens d'avoir vu le film "Dr. Death" et, dans ce film, on vous voit à la fin, marchant dans la rue...

Fred Leuchter - Oui.

Jim Rizoli - Eh bien, ça, ça m'a toujours intrigué. À présent je vous connais, je vous ai rencontré. Je me suis toujours demandé ce qu'était devenu cet homme marchant dans la rue, dans ce film et puis... De quelle année date cette vidéo?

Fred Leuchter - 1996...

Jim Rizoli - Donc dans les années 90. Il y a environ 20 ans donc. À cette période où vous marchiez dans la rue, on ne connaissait rien de vous? Personne ne savait quoi que ce soit à votre sujet, où vous aviez pu aller, où vous aviez vécu. Je ne savais même pas que vous viviez dans le Massachusetts. Par conséquent, c'est ce point qui m'intéresse. Que vous est-il arrivé depuis cette époque et tout ce qu'elle a entraîné pour vous? Voilà le sujet que je voudrais aborder. Alors peut-être pourrez-vous nous donner un aperçu de ce qui vous est arrivé entretemps.

Fred Leuchter - Avant de vous répondre, je voudrais faire un commentaire sur un point. Il y a quelques années, bien après toute mon aventure, j'assistais à une réunion révisionniste. Je n'intervenais pas mais on m'avait fait monter sur le podium, parce que Willis Carto souhaitait me présenter: je suis donc monté et un certain nombre de personnes m'ont dit qu'elles me croyaient mort! Elles avaient lu ça quelque part... J'ai alors cité Mark Twain depuis le

podium... j'essaie de me souvenir de ses mots exacts... "La nouvelle de ma mort a été grandement exagérée."

Jim Rizoli - Vous avez dit cela à la réunion ?

Fred Leuchter - Oui. En tout cas, après mon témoignage devant le tribunal, ma vie a basculé. J'ai vécu un enfer. J'ai été poursuivi devant le tribunal à la suite d'une accusation fallacieuse, selon laquelle j'aurais exercé le métier d'ingénieur sans en avoir l'autorisation, alors qu'on n'a pas besoin d'une telle autorisation pour exercer le métier d'ingénieur, je crois, dans aucun des États [aux USA]. C'est quand il faut valider des projets qu'il faut une autorisation. Je ne faisais pas ça. J'ai été persécuté, des amis à moi ont été menacés. J'ai perdu des offres de travail. J'ai effectivement perdu mon entreprise de matériel d'exécution, parce que le Département de l'administration pénitentiaire avait peur de traiter avec moi. Les gens qui travaillaient pour l'État, surtout le Département de l'administration pénitentiaire, et les analystes politiques, tous avaient peur. Je connaissais un directeur de prison: alors que j'assistais à un colloque dans le Midwest - c'était en fait dans le Missouri - je suis entré à la cafétéria de l'hôtel, il y avait un grand bar incurvé au centre, je me suis assis en face de lui, je l'ai regardé et lui ai fait un signe de la main. Il m'a regardé, s'est levé et a quitté la pièce. Quand je suis retourné à ma chambre, j'avais un appel me signalant que sa secrétaire avait appelé; j'ai alors rappelé et elle m'a dit: "Le directeur Untel voulait que je vous appelle pour vous présenter ses excuses, mais la pression politique est telle qu'il avait peur de se retrouver dans la même pièce que vous." C'était terrible.

On a lancé une bombe incendiaire sur ma maison. Mes amis ont reçu des menaces. J'ai même été suivi par deux agents du Mossad, qui étaient venus spécialement d'Israël pour me suivre partout à l'époque de mon procès. J'en ai été informé par ma cousine, qui avait été mise au courant par un homme, qui était à la tête de la Police de l'État du Massachusetts; dans notre jeunesse nous avons grandi ensemble et joué avec cette personne qui était donc à la tête de la Police d'État. En tout cas, il a appelé ma cousine et lui a dit: "Puisque Freddy passe devant le tribunal, je ne peux pas communiquer avec lui. Mais je voudrais que tu lui fasses passer un message. Le Département d'État, ainsi que la CIA et le FBI, nous ont signalé qu'il y avait deux agents du Mossad à Malden. Nous ne savons pas ce qu'ils font mais on les surveille." Eh bien, je n'y avais pas prêté attention avant qu'elle me le dise et pendant 3 ou 4 jours j'ai été suivi et je ne savais pas pourquoi j'étais suivi. En tout cas, le lendemain du jour où je m'en suis rendu compte, j'étais encore suivi par un véhicule aux vitres teintées; je crois que c'était une Cadillac ou quelque chose comme ça. Je me suis dirigé vers un quartier semi-rural de Malden; ils m'ont suivi en haut de la côte; j'ai fait un tête-à-queue et j'ai bloqué la route. Et, là, je suis sorti de ma voiture, me suis dirigé vers le conducteur et j'ai frappé à sa vitre. L'homme a baissé sa vitre: ils étaient deux, au teint très foncé – je suppose que c'étaient des juifs israéliens; ça aurait pu être des Arabes; en tout cas ils avaient le type moyen-oriental. À ce moment-là, j'ai mis la main à mon veston, en ai sorti un pistolet de calibre 45 et, lui touchant le nez avec mon arme, je lui ai demandé ce qu'il voulait. Eh bien, ces deux messieurs de la voiture, tout bronzés qu'ils étaient, sont devenus tout blancs. Et tout ce que je sais c'est qu'ils ont fait marche arrière, écrasé le champignon, sont montés sur le trottoir, ont percuté la clôture d'une maison, ont pivoté et ont redescendu la rue d'où ils venaient. Je pense qu'ils redoutaient quelque incident, parce que je portais une arme à feu en toute légalité. J'assurais ma propre protection. Cela aurait fait mauvais effet dans les médias et au sein de la police, s'ils étaient des agents d'un gouvernement étranger en train de poursuivre quelqu'un. Je ne les ai plus jamais revus. Je pense qu'ils se sont dit que finalement il valait mieux ne pas s'occuper d'un dingue comme moi.

Jim Rizoli - C'était en quelle année ?

Fred Leuchter - 1993, 1994. C'était avant que j'aille en Californie. En tout cas, j'ai décidé, puisqu'on me proposait un emploi en Californie, de m'y rendre. Mon ex-femme ne voulait pas venir, alors elle est restée sur place; donc j'y suis parti tout seul, et c'est là que j'ai rencontré ma femme actuelle.

Jim Rizoli - Quel genre de travail exerciez-vous là-bas ?

Fred Leuchter - Eh bien, je suis parti pour collaborer avec un homme qui tenait une entreprise d'informatique; il m'a demandé de lui faire des travaux de design. Alors que j'étais chez lui en train de faire ces travaux – il était juif et se moquait pas mal de mon passé, en tout cas c'est ce qu'il disait –, le type qui le finançait, propriétaire de l'immeuble, a découvert ma présence et je pense que c'est lui qui a dû mettre le holà à tout ça. Ils m'ont mis à la porte de mon bureau et je me suis retrouvé dehors, dans la rue, sans savoir où aller. Je ne suis resté là-bas que 3 ou 4 mois. À cette époque j'avais déjà rencontré ma femme Terri, je me suis installé chez elle et nous avons pris un appartement. Je suis rentré avant Noël. Je suis retourné en Pennsylvanie, parce qu'un type pour qui j'avais travaillé dans le temps, m'avait proposé un emploi. Il avait besoin d'un travail de design sur un dispositif de communication. Donc nous avons déménagé: j'ai emmené Terri et les enfants en Pennsylvanie et, ensuite, de Pennsylvanie nous sommes retournés à Boston. Impossible de trouver un emploi d'ingénieur: personne ne veut de moi parce que les gens ont peur et je n'ai jamais plus retrouvé d'emploi en tant qu'ingénieur. J'ai travaillé comme chauffeur dans un centre d'hébergement pour femmes sans-abri. Mais la plupart de ces résidences ne vous gardent pas très longtemps, parce qu'elles ne veulent pas vous augmenter. Vous travaillez deux ans et ensuite ils trouvent une raison pour se débarrasser de vous. La plupart du temps c'est "Nous n'avons plus de travail pour vous." Donc j'ai quitté. Je suis entré dans une entreprise qui assurait le transport d'anciens toxicomanes et d'alcooliques vers des centres de réinsertion et j'y suis resté environ deux ans, puis, là encore, on m'a laissé partir à nouveau parce que c'était le moment d'attribuer une augmentation. De là j'ai travaillé pour une entreprise qui était une annexe du réseau de transport de l'agglomération de Boston, appelée The Ride, et j'emmenais les personnes âgées et les handicapés à leurs rendez-vous médicaux, etc. Au bout de six ans est arrivé le moment des augmentations de salaire et on a décidé que je n'avais pas à être là, et ils m'ont largué.

Jim Rizoli - Ce que j'aimerais vous demander – parce que ce que vous me dites c'est ce qui s'est passé depuis – peut-être pourriez-vous dire aux personnes qui nous écoutent quels liens vous entreteniez avec le mouvement révisionniste dans l'affaire Zündel, et peut-être nous expliquer tout ce qui vous est arrivé, c'est-à-dire comment vous vous êtes embarqué dans toute cette histoire.

Fred Leuchter - Je pratiquais le métier d'ingénieur depuis près de 35 ans. Je m'occupais essentiellement de la conception de matériel de navigation. Je possède plusieurs brevets de matériel de mesure. Parmi les personnes qui nous écoutent, beaucoup ont probablement vu les géomètres dans les rues avec ce qu'ils appellent une station totale; c'est ce grand camion jaune ou orange qu'on utilise maintenant, qui numérise toutes les informations et surtout qui fait tous les dessins et qui a donc épargné beaucoup de travail au géomètre. C'est moi qui ai conçu l'appareil qui traduit les mouvements du télescope, à la fois horizontalement et verticalement, en informations numériques de façon à ce qu'elles puissent être utilisées par un ordinateur. Je n'ai jamais réussi à faire quoi que ce soit de cette invention parce que les Suisses et les

Japonais sont venus ici: ils ont payé 5 dollars pour avoir une copie de mon brevet et se sont mis à fabriquer des instruments sur la base de mon brevet. Je n'avais pas les poches assez profondes pour me lancer dans un procès...

Jim Rizoli - C'est essentiellement ce qu'ils font. Ils achètent un brevet et ensuite ils l'appliquent, et ils se font des millions de dollars. Vous, vous n'avez pas d'argent. Eux, ils ont le dispositif...

Fred Leuchter - Mon conseiller en propriété industrielle m'a dit : si tu n'as pas dès le départ, un demi-million de dollars à jeter dans l'affaire, ce n'est même pas la peine de commencer. Je n'avais pas une somme pareille. Les brevets coûtent cher. Mon dernier brevet m'a coûté 89.000 dollars.

Jim Rizoli - Votre nom n'est pas associé du tout à ce brevet ?

Fred Leuchter - Il figure sur le brevet mais pas sur les instruments ! Mon père a travaillé plus de 40 ans au Département de l'administration pénitentiaire du Massachusetts et ils ont adopté une loi dans le Massachusetts qui rétablissait la chaise électrique. Un des responsables de la prison d'État a demandé à mon père si je pouvais descendre pour les rencontrer, parce qu'il savait que j'étais ingénieur en électricité et, très franchement, ils avaient besoin d'aide pour faire fonctionner leur installation. Je les ai rencontrés, je me suis entretenu avec eux et, comme partout, le travail s'est en quelque sorte retrouvé au point mort, parce que les choses se produisent toujours 3 ou 4 ou 5 ans après l'adoption des lois, mais au moins ils savaient ce qu'ils faisaient. Un an plus tard, on a adopté dans le Massachusetts une loi supprimant la peine de mort, donc nous n'en avons pas et nous n'en avons pas eu non plus l'année suivante. En tout cas, comme j'avais parlé aux gens du système pénitentiaire du Massachusetts, mon nom a circulé auprès des autres États qui appliquaient la peine de mort et on a commencé à me contacter et j'ai commencé à fournir des bouts de matériel jusqu'au jour où l'État du New Jersey m'a demandé de concevoir un appareil à injection létale. J'ai créé cet appareil, que j'ai fourni non seulement au New Jersey, mais à plusieurs autres États. J'ai fourni une chaise électrique à l'État du Tennessee.

Jim Rizoli - Êtes-vous détenteur du brevet ?

Fred Leuchter - Non. Il n'y a pas un marché suffisamment grand pour justifier cela. C'est à cause de cela que j'ai été aussi consulté par un certain nombre d'États sur leur chambre à gaz. J'ai été consulté par le Mississippi, par la Californie; et puis j'ai été consulté par le Missouri. Le premier procès de Zündel avait été cassé et on s'apprêtait à le juger à nouveau. Le professeur Robert Faurisson, expert en matière de littérature sur la Deuxième Guerre mondiale – par "littérature" j'entends la documentation qui a été générée pendant la guerre par les puissances combattantes – avait été en contact avec Zündel et il avait dit à Zündel que la seule chose à faire c'était de missionner un expert en chambres à gaz qui irait sur place et se prononcerait sur les présumées chambres à gaz (et je dis "présumées" parce que c'est important) qui se trouvent à Auschwitz et ensuite à Birkenau et dans d'autres installations. Et comme c'était le cas, ils en ont parlé au tribunal. Le juge a hésité puis les a autorisés à rechercher un expert. Le professeur Faurisson a alors pris contact avec les États-Unis pour savoir qui fabriquait du matériel d'exécution. Tout le monde l'a envoyé vers moi. Bien avant qu'on me contacte, il avait eu une très longue conversation avec Bill Armontrout, qui était le directeur et devint plus tard le chef de la police du service pénitentiaire du Missouri. Et on l'a ensuite dirigé vers moi. Il m'a contacté, discrètement

d'abord, en me posant des questions sur mon parcours et puis il m'a demandé ce que je pensais de l'"Holocauste" et des chambres à gaz, qui furent utilisées pour tuer tous les juifs pendant la Deuxième Guerre mondiale. Je lui ai répondu: "Ma foi, je n'en sais pas grand-chose." Il m'a alors demandé: "Bon, mais croyez-vous qu'elles ont existé?" Alors j'ai répondu: "Eh bien, oui, j'imagine. C'est ce qu'on m'a appris à l'école." Bref, le tribunal, avec hésitation, a approuvé mon intervention en tant qu'expert. On m'a fait venir à Toronto. J'ai rencontré Doug Christie et Zündel et son équipe juridique...

Jim Rizoli - Donc, c'était en quelle année ? 1988 ?

Fred Leuchter - Oui. 1988. On m'a donné plein de documentation. Il m'a fallu passer beaucoup de temps à étudier les présumés camps de concentration, parce que j'arrivais dans cette affaire «le bec enfariné». Je ne savais pas ce qui se passait. Après avoir absorbé tous les renseignements qu'on m'avait donnés, je me suis livré à pas mal d'études à leur sujet. J'ai également dû étudier les crématoires. J'ai dû me renseigner sur le temps qu'il fallait pour incinérer un corps avec du charbon, le temps qu'il faut aujourd'hui pour incinérer un corps avec l'essence et il y avait beaucoup d'éléments que je devais étudier, comme le fait tout ingénieur. Ensuite ils m'ont envoyé en Pologne. J'ai dit à Ernst Zündel que si j'estimais que les installations auraient pu servir d'installations d'exécution, je le signalerais dans mon rapport. Je lui ai dit que si j'estimais, avec ou sans preuve, qu'elles auraient pu fonctionner, je le signalerais également dans mon rapport. Zündel m'a répondu qu'il était bien tranquille, que je reviendrais avec la conviction qu'il n'y avait pas de chambres à gaz.

Alors je suis parti pour la Pologne. Arrivé sur place, j'ai été complètement estomaqué; je veux dire: toute cette histoire était une plaisanterie! Il n'y a pas eu de chambres à gaz. Les installations qui étaient censées avoir été des chambres à gaz n'étaient rien d'autre que des pièces avec des fenêtres et des portes sans la moindre étanchéité. Si l'on voulait tenter d'en utiliser une comme chambre à gaz, on se serait tué soi-même tout en tuant toute personne située à l'intérieur de la chambre. On a dit que du matériel avait été retiré. Rien n'a été retiré puisque, du point de vue de la conception, il faudrait qu'il y ait eu des orifices dans les murs, des orifices dans le plafond, des orifices dans les planchers. Il aurait dû y avoir des emplacements pour les ventilateurs, pour des conduits. Rien de tout cela n'a été retiré et rien de tout cela n'a été rafistolé. Ces structures n'ont pas existé. Donc, j'ai rédigé un rapport, dans lequel j'ai déclaré que j'estimais que les installations là-bas, en Pologne, non seulement n'avaient pas été des installations d'exécution, mais qu'elles n'auraient pas pu être transformées en installations d'exécution, et je suis rentré.

J'ai rédigé mon rapport. J'ai témoigné devant le tribunal. Eh bien, lorsque nous sommes arrivés au tribunal, nous nous sommes trouvés devant une situation vraiment intéressante: le juge ne voulait pas accepter le rapport! Vous voyez ici un exemplaire du rapport: c'est le rapport original; il y en a eu trois: un pour moi, un pour Zündel et le 3e était pour le tribunal. Le juge a refusé de l'accepter en tant que rapport, alors qu'il avait accepté le fait que j'étais qualifié pour le faire ! Alors voici ce que nous avons dû faire : j'ai dû venir témoigner à la barre et pendant plus de 3 jours, j'ai été interrogé par Doug Christie et tout ce qui figure dans le rapport a été enregistré verbalement. Je lisais mon rapport et j'expliquais la signification de chaque chose.

Jim Rizoli - Vous avez lu la totalité ou bien seulement une partie ?

Fred Leuchter - Non, on ne m'a permis de lire que les parties concernant les chambres à gaz. C'est là que ça devient intéressant. Le tribunal a reconnu que j'étais un expert en matière de matériel d'exécution. Il ne pouvait pas le nier, parce que j'ai été déclaré comme tel par le

système judiciaire fédéral des États-Unis; mais je n'étais pas expert en crématoires, par conséquent rien de ce que je disais sur les crématoires ne pouvait être enregistré. Alors Doug Christie a recherché et obtenu le meilleur expert du Canada en matière de crématoires, on lui a donné un exemplaire du rapport, et il l'a lu.

Jim Rizoli - Ivan Lagacé ?

Fred Leuchter - Oui, je crois que c'est ça. Il a fait ce que je ne pouvais pas faire et que le tribunal ne m'avait pas autorisé à faire: il a lu mon rapport mot pour mot, et tout cela a été enregistré par le tribunal. Par conséquent on dira tout ce qu'on voudra: le juge n'en voulait pas, mais il a dû tout avaler; et, malheureusement, il s'en est étranglé. Il a reconnu Ernst coupable mais, plus tard, la Cour suprême du Canada annulera le verdict de ce second procès.

Jim Rizoli - Donc il n'est pas vraiment allé en prison. Il attendait plus ou moins le dernier verdict.

Fred Leuchter - Oui. Mais malheureusement ils ont fini par l'avoir. Après mon voyage en Pologne et ensuite au Canada, les avocats de la défense d'Ernst Zündel m'ont envoyé à nouveau en Europe pour examiner d'autres installations: Dachau, Hartheim Castle et Mauthausen. La première des raisons, qui avaient justifié ce voyage, était que je puisse, en Allemagne, être soumis à la procédure du "voir-dire". C'est un terme juridique qui vient du latin; cela signifie qu'on vous interroge, sur vous et sur votre parcours, pour déterminer si vous êtes compétent. J'ai été interrogé par trois juges de la Cour supérieure de Bavière et, après trois jours d'interrogatoire, ils ont estimé que j'étais qualifié pour témoigner devant un tribunal allemand à propos de l'existence de chambres à gaz. Et c'était important, parce que c'était une chose qu'ils n'avaient jamais pu faire auparavant: obtenir que la question des chambres à gaz soit traitée devant un tribunal. Après avoir été qualifié, je suis parti examiner les autres installations et, ensuite, j'ai rédigé des rapports à leur sujet et Ernst les a mis en ligne sur son site ZündelSite.

Après tout cela, pendant que j'étais en Allemagne, je suis intervenu dans un certain nombre de réunions, je ne parlais que de ce que j'avais fait dans le cadre de mon enquête pour le tribunal ou encore des persécutions que les juifs m'avaient fait subir, de la bombe incendiaire lancée contre ma maison, ou les gens du Mossad qui m'avaient poursuivi et tout ce dont nous avons déjà parlé tout à l'heure. Une fois de retour aux États-Unis, je ne m'en étais pas rendu compte et la chose s'est faite à mon insu: certaines parties complotaient en Allemagne pour me faire revenir et m'accuser d'avoir enfreint la loi; la loi que j'avais enfreinte s'appelait la "diffamation des morts". En disant que les chambres à gaz n'avaient pas existé on diffame les morts. Mais j'avais toujours fait très attention à tout ce que je disais en Allemagne, par conséquent je n'avais jamais dit que les chambres à gaz n'avaient pas existé. Je disais que j'avais dit, dans mon témoignage au Canada, que les chambres à gaz n'avaient pas existé et je racontais mes persécutions. Mais j'ai toujours fait très attention à ne pas violer la loi allemande.

Jim Rizoli - Ne vous auraient-ils pas arrêté si vous aviez dit quelque chose ?

Fred Leuchter - Probablement. Mais, vous comprenez, le problème, c'est que je n'ai jamais été arrêté. J'ai été contacté par l'émission de télévision qui s'appelait Le Schreinemacher Show, du nom d'une personnalité de la télévision. Elle s'appelle Mme Schreinemacher. Elle anime une émission à Cologne – Köln, comme disent les Allemands –, et les Allemands sont férus d'informations sur l'elektrischer Stuhl, c'est-à-dire la chaise électrique. On m'a

demandé de venir parler de cette chaise électrique. J'ai très clairement précisé aux gens qui m'avaient contacté, à leurs collègues et leurs producteurs, que je ne discuterais pas de l'Holocauste. Je ne voulais pas discuter de chambres à gaz à Auschwitz ou que sais-je encore. Je ne comptais parler que de la chaise électrique et de son emploi aux États-Unis. C'est ce qu'elle voulait. Mais, à mon insu encore une fois, elle a passé un marché avec la police de Mannheim, en Allemagne... mais je ne le savais pas.

Je suis arrivé et, juste avant que je passe devant la caméra, trois officiers de police allemands de Mannheim se sont approchés de moi. L'un d'eux parlait l'anglais – pas bien, mais son anglais était meilleur que mon allemand. Les deux autres hommes ne parlaient pas du tout anglais et on m'a dit qu'il allait falloir que je retourne avec eux à Mannheim pour passer devant un tribunal à cause des propos que j'avais tenus sur les chambres à gaz. Je leur ai dit: "Qu'est-ce que j'ai dit et où l'ai-je dit?" Eh bien, je l'avais dit au Canada! Je leur ai dit: "Qu'est-ce qui vous donne compétence sur le Canada? Je suis un fonctionnaire des tribunaux. Comment interférez-vous dans le système juridique du Canada?" Mais ça n'avait pas l'air de les impressionner. J'ai dit: "Bon, d'accord, je suppose que vous avez un mandat d'arrêt. Montrez-moi votre mandat d'arrêt." Eh bien, "Nous n'avons pas de mandat d'arrêt" m'ont-ils répondu. Alors moi: "Comment, vous n'avez pas de mandat d'arrêt? Comment comptiez-vous procéder à mon arrestation?" "Eh bien, nous ne sommes pas en train de vous arrêter." "Qu'est-ce que vous faites, alors?" ai-je dit. Il m'a répondu: "Nous vous ramenons à Mannheim pour voir un juge." J'ai dit: "Tu parles! Vous voulez me ramener pour voir un juge à Mannheim! Je suis venu jusqu'ici pour participer à une émission de télévision." A ce moment-là il a sorti un Walther 380 et me l'a collé au visage et m'a dit qu'on allait m'obliger à retourner. OK, dans ces conditions, je n'allais pas discuter. Je suis incapable, comme tout le monde, d'arrêter un 380. Je n'avais pas envie de me retrouver mort. Ils m'ont alors menotté et j'ai été trimballé à travers trois départements par des officiers de police qui violaient leurs propres lois; j'étais en fait kidnappé, pas arrêté. Et Schreinemacher a piqué une crise, parce qu'elle a dit aux flics: "Vous m'aviez promis qu'il pourrait assister à l'émission et maintenant vous l'emmenez avant!" J'ai dit: "C'est vrai! Laissez-moi assister à l'émission!" J'étais prêt à raconter au monde que j'avais été enlevé sous la menace d'une arme, et ça, ils n'allaient pas me laisser faire. Alors ils m'ont emmené dans leur voiture et nous avons roulé une bonne partie de la nuit, et pour finir on m'a pris mes empreintes digitales, on a pris des photos anthropométriques - c'était la première fois qu'une chose pareille m'arrivait et ce serait probablement la dernière - et ils m'ont jeté dans une cellule.

Le lendemain matin, on m'a amené au tribunal. L'information avait couru que j'avais été amené ici, et je dis bien amené, et non pas arrêté – parce que personne ne savait que j'avais été arrêté, sauf moi-même et mon ex-femme qui était présente. En tout cas, on m'a amené devant le tribunal. Zündel s'était débrouillé pour faire venir un avocat, et cet avocat a avancé un argument, qui n'a pas marché. Le juge m'a tout bonnement fait jeter dans une cellule de la prison de Mannheim. Il y a là-bas une aile réservée aux gens qui n'ont pas été condamnés et sont en attente de jugement: c'est là que j'ai atterri. A propos, le juge, Richard Bauer, était juif. Je lui ai expliqué mon cas et je me suis plaint auprès de lui d'avoir été emmené sans mandat d'arrêt. Il m'a répondu: "Ça ne fait rien. A présent, je vous tiens." J'ai été jeté dans une cellule où j'ai passé quelque trois mois et demi. L'avocat que j'ai d'abord eu était l'avocat de Zündel, et j'ai par la suite été mis en contact avec un autre avocat, qui s'est alors occupé de mon cas jusqu'au bout: Hajo Hermann, qui, je crois, est décédé depuis. Hajo Hermann prenait beaucoup à cœur le sort des gens mis en prison pour crime contre la pensée, ce qui était précisément mon cas. Hajo était un soldat allemand qui avait combattu sur le Front de l'Est pendant la Deuxième Guerre mondiale et il avait passé onze ans dans une prison communiste avant d'être relâché après la guerre. Alors il est devenu avocat, afin d'empêcher que de telles

choses se reproduisent. Il lui a fallu 2 mois et demi, presque 3 mois, mais il finit par m'obtenir une audience de mise en libération sous caution.

En conséquence, on m'a mis les menottes et emmené dans un autobus pour prisonniers. Ce bus était très intéressant, parce qu'il comportait des box de la taille d'une cabine téléphonique: on m'y a entassé et on a fermé la porte – c'étaient de petits box individuels. Une fois arrivé là, je me suis retrouvé devant un jury de trois juges qui allait décider si oui ou non j'obtiendrais cette caution. Hajo Hermann a développé ses arguments et moi je n'avais rien dit. Puis on m'a donné l'occasion de parler. J'ai prononcé quelques mots et les juges ont dit: "Eh bien, inutile de continuer. Nous allons vous renvoyer [en prison] sans caution." Tout cela se passait en allemand et mon allemand n'est pas fameux, mais il était évident, à ce point-là, que j'allais retourner en taule. Alors je me suis retourné vers Hajo Hermann: "Qu'est-ce que c'est que ce tribunal de m...? Ils ne m'ont même pas laissé parler! Je suis une personne responsable !" Eh bien, à ce moment-là, le juge a arrêté la procédure et il a demandé en allemand à Hajo Hermann: "Qu'est-ce qu'il a, votre client?" puis lui a dit: "Peu importe." Il s'est tourné vers moi et m'a dit dans un anglais parfait – ils comprenaient tous parfaitement l'anglais: "Vous avez quelque chose à redire à ce que nous faisons ici ?" Je l'ai regardé et je lui ai répondu: "Vous savez très bien que j'ai à redire à ce que vous faites ici. Je suis un entrepreneur responsable. Je suis venu dans votre pays pour une émission de télévision; j'ai été saisi sous la menace d'une arme, on m'a transporté illégalement à travers une demi-douzaine de départements, en violation des lois de votre pays, et j'attends maintenant d'être libéré sous caution pour que je puisse rentrer chez moi." Le juge a répondu: "Bon, alors, si on vous libère sous caution, est-ce que vous reviendrez?" J'ai répondu: "Bien sûr que je reviendrai." Alors ils m'ont dit: "Accordez-nous quelques minutes pour délibérer." Ils sont partis. Dix minutes plus tard, ils sont ressortis en me disant qu'ils m'accordaient cette libération sous caution. Mais ils ne pouvaient pas me laisser là en attendant la caution. Hajo Hermann a contacté Zündel et il a fallu que Zündel envoie la caution. J'ai été effectivement libéré grâce à une caution de l'ordre de 22.000 dollars! Oh oui, j'étais un dangereux criminel! Alors, les juges nous ont fait entrer dans leur cabinet. Nous sommes maintenant dans leur cabinet. Ils ont commandé du café et des gâteaux. Me voilà en train de manger des gâteaux et de boire du café avec les juges ! On voit où vont leurs sympathies...Après cela je suis retourné à la prison. J'ai récupéré mes affaires, mon passeport, tout. J'ai dit à Hajo Hermann: "Je veux rentrer par le premier avion." Il m'a répondu: "J'aimerais bien que vous restiez deux ou trois jours de plus, parce qu'il y a des gens qui voudraient vous entendre." J'ai dit: "Je ne reste pas. Je veux prendre le premier avion." C'est ce qui s'est passé. Je suis rentré chez moi et c'était bien, une fois rentré.

J'ai eu ensuite des contacts avec Hajo Hermann et j'avais projeté de retourner [en Allemagne] pour être jugé, dans quelque chose comme un an, je crois que ça devait être en février. Pendant les mois qui ont suivi, nous sommes restés en contact. Environ une semaine avant le procès, il m'a appelé et je lui ai dit: "Oui, je vais prendre mes dispositions, je vais prendre un billet et je vous verrai à telle et telle date." Eh bien, au cours de mon séjour en prison – et, comme le savent la plupart des gens, les prisonniers se tiennent les coudes – il y avait un prisonnier qui m'apportait mes repas. On l'appelait un Schantzer [un sapeur]; il apportait les repas à toutes les cellules. Il venait parfois converser avec moi, parce que j'ai été effectivement mis à l'isolement tout le temps où j'ai été détenu parce que j'étais en «détention protectrice» (PC), comme on dit dans ce pays, parce qu'ils avaient peur que quelqu'un essaye de me tuer. J'ai reçu un appel d'un avocat qui m'a dit que son appel "ne devrait jamais exister." Il m'a dit: "Quelqu'un m'a demandé de vous appeler (et il m'a indiqué le nom de la personne, que je ne mentionnerai pas) qui était le schantzer et qui m'a chargé de vous dire: "Ne revenez pas!" Il m'a dit: "Dès le lendemain de votre départ, votre caution a été révoquée. Il y a un mandat d'arrêt à vue contre vous. Les juges ont été lourdés et la mafia

juive a mis un contrat sur votre tête. Vous ne durerez pas longtemps en prison." Je vous ai dit ce qu'on m'a demandé de vous dire. Cette conversation n'a jamais existé." Et il a raccroché. J'ai prévenu mon avocat. Je lui ai dit: "Je ne reviens pas." Il m'a répondu: "Fred, vous devez revenir." J'ai dit "Non." Il m'a répondu: "Ce n'est pas possible. Ils ne peuvent pas révoquer votre caution sans me le dire. On n'a pas pu lourder les juges. On m'aurait communiqué le mandat d'arrêt." J'ai dit: "En tout cas, je n'y retourne pas." Il m'a appelé le lendemain soir après être passé au tribunal et m'a dit: "Fred, je ne sais pas quoi vous dire. Tout s'est passé comme vous me l'avez dit: les juges ont été lourds; il y avait un mandat d'arrêt contre vous, un arrêt à vue. Le tribunal m'a présenté ses excuses pour ne pas avoir envoyé toute la paperasserie, qui avait dû rester sur le carreau..." Vous voyez, ils voulaient remettre la main sur moi, ils voulaient que je revienne.

Jim Rizoli - Que se serait-il passé si vous étiez retourné là-bas, et bien sûr si vous aviez été condamné ?

Fred Leuchter - J'aurais fait 7-10 ans de prison.

Jim Rizoli - Et ça pour avoir diffamé les morts.

Fred Leuchter - Plusieurs choses intéressantes me sont arrivées. La plupart des gardiens m'aimaient bien et me parlaient. Ils ne me traitaient pas en criminel. J'avais beau avoir été incarcéré dans cette aile de la prison, ils ne me traitaient pas comme un autre criminel. Visiblement je n'en étais pas un. La plupart d'entre eux étaient des allemands et de toute façon ils n'appréciaient probablement pas ce qui se passait. Au début de mon séjour, ils m'ont donné des vêtements de détenu: un bleu de travail et une chemise en jean, et j'étais censé les mettre. Mais j'ai dit au gardien que je refusais absolument de porter leurs vêtements. J'avais les miens. J'avais deux pantalons, j'avais deux chemises et j'avais deux paires de chaussettes de rechange et que ce sont ces vêtements-là que je porterais. Le sous-directeur est alors descendu et m'a dit: "Il est obligatoire de porter les vêtements de détenu." Mais je lui ai répondu: "Je ne vais pas porter vos vêtements pourris. Attendez que je vous explique: ces vêtements – et je lui ai montré ma chemise – c'est mon seul lien avec l'extérieur. Pour ce qui me concerne, je n'ai rien à faire ici. Je n'enlèverai pas mes vêtements pour mettre ceux de votre prison. Vous pouvez me déshabiller, mais j'aime mieux vous dire tout de suite, vous et le reste de vos gens, vous allez comprendre que vous allez vous retrouver dans un combat d'enfer." Il m'a alors regardé comme s'il ne savait pas comment s'y prendre, il s'est tourné vers le gardien et lui a demandé: "Est-ce qu'il se lave ?" et le gardien a répondu: "Il lave ses sous-vêtements et ses chaussettes tous les jours et il change de vêtement tous les jours." Le sous-directeur a dit: "Qu'il garde ce qu'il a sur lui." En tout cas, j'avais gagné le premier round.

Ensuite, une autre fois, j'avais eu, à 3 h du matin, des gens qui avaient cogné à ma porte. La sécurité dans la prison était épouvantable: il y avait des gens qui venaient de l'aile des condamnés; ils avaient tous des clefs; je ne sais pas comment ils font ça. Ils sont venus à ma porte à 3 h du matin et m'ont dit qu'ils allaient me tuer. Visiblement c'étaient des juifs. Or, j'avais un manche à balai supplémentaire parce qu'on m'avait fait changer de cellule et j'avais taillé le bout de ce manche à balai pour m'en faire une lance. Et chaque fois que quelqu'un ouvrait la porte, j'attendais avec la lance et les gardiens la regardaient. Ils étaient au courant. Aucun n'avait peur que je le transperce. Ils savaient que j'aurais transpercé ceux qui m'auraient attaqué. Et les choses en sont restées là pendant plus d'un mois. Chaque fois qu'ils ouvraient la porte, je me tenais debout, la lance à la main, prêt à foncer. Bref. Il y a eu une fouille dans la prison, comme ça se fait aux États-Unis: périodiquement ils arrivent, mettent

chaque cellule sens dessus dessous, pour rechercher les drogues, les armes, ou autres. Le lieutenant est descendu et c'était la première fois que je le rencontrais. Il s'est présenté. Normalement les vêtements de tout le monde, le mobilier, tout était jeté à terre. Il s'est contenté de mettre ses mains sous mes vêtements, ne les a pas dérangés, s'est excusé de la gêne occasionnée et m'a remercié. Encore une fois, il ne me considérait pas comme un criminel. Au moment de sortir de ma cellule il a jeté un regard vers le bas et il a vu, sous l'évier, ma lance; il s'est tourné vers le gardien et lui a dit, en allemand: "Qu'est-ce que c'est que ça ?" Le gardien regarda l'engin et se mit à rougir, il ne savait pas trop bien quoi répondre et il répondit en allemand: "C'est l'arme de Leuchter." Le lieutenant l'a regardée, puis m'a regardé, et a dit "Je ne veux pas savoir" en allemand, puis il a fait demi-tour et est sorti. Visiblement ils ne craignaient pas que je m'en serve contre eux. Ils savaient de quoi il retournait. Par conséquent, ils comprenaient pourquoi j'avais une arme.

J'ai passé presque tout mon temps en isolement, excepté le dimanche soir tard, vers 22 h, une heure avant la fermeture. On m'a permis de descendre et de m'asseoir dans une pièce avec le type qui nous apportait les repas, le schantzer ; il faisait du café et je m'asseyais, prenais une tasse de café et conversais avec lui. Pendant la durée totale de mon séjour, 3 mois et demi, j'ai pu prendre 2 douches – et ça c'est parce qu'ils avaient peur de me laisser sortir de la cellule. Quand ils m'ont permis d'aller à la douche, ils m'y ont envoyé en compagnie de deux skinheads de droite, qui m'aimaient bien, par conséquent personne n'allait me faire de mal si j'y allais. La sécurité, dans cette prison, est dingue: d'un côté, ils m'envoyaient à la douche avec ces skinheads de droite, mais quand j'allais voir mon avocat ou que j'allais chez le docteur, ils me laissaient sans surveillance. Vous étiez là à traverser la cour de la prison, au milieu de tous ces gens... C'est un endroit dingue, un de ces endroits qui font penser à cette vieille plaisanterie: "Qui dirige cet asile psychiatrique? Ce sont les fous qui dirigent leur imbécile de prison."

Jim Rizoli - Avez-vous fait un arrêt en Angleterre avant de rentrer aux États-Unis? Ne s'est-il rien passé en Angleterre?

Fred Leuchter - Oui. Quand je suis allé là-bas, à l'époque où j'y suis allé pour obtenir ma qualification du tribunal, c'est-à-dire quand je suis allé examiner Dachau, Mauthausen et Hartheim Castle, [au retour] je me suis arrêté en Angleterre. Je devais faire une conférence dans un club d'histoire, dont était membre David Irving. C'est lui qui avait organisé la réunion. J'avais reçu une lettre de quelqu'un disant que j'étais persona non grata en Angleterre et que, si je m'y rendais, je serais expulsé; mais j'ai donné la lettre à mon avocat et mon avocat s'est entretenu avec le consul et également avec l'ambassadeur, et tous deux ont dit qu'il n'y avait aucune information de ce genre. Eh bien, apparemment, c'était pourtant vrai: c'est le coup de la main droite qui ignore ce que fait la main gauche. Nous avons roulé et pris le ferry et quand nous sommes arrivés en Angleterre – heureusement nous sommes arrivés avec un jour d'avance – et j'ai pu descendre. La seule chose agréable que nous ayons pu faire fut d'aller voir Stonehenge. Ensuite, le lendemain soir, à cette réunion du groupe historique, ma femme était dans la salle et je me suis levé pour prendre la parole. Nous étions dans une salle à Chelsea. Au moment où je commençais à parler David Irving est venu me dire qu'il y avait des messieurs, sur le côté, qui voulaient me parler; j'ai regardé sur le côté et il y avait là un tas de flics. Qu'est-ce que c'est que ça? Alors je lui ai dit: "Que va-t-il se passer?" Il m'a répondu: "Ma foi, peut-être vaudrait-il mieux que vous leur parliez." Et David Irving a pris le micro et annoncé que la police demandait à voir Fred Leuchter. Alors je suis allé dans le vestibule et j'ai eu affaire à l'inspecteur en chef ou le commissaire, l'équivalent d'un capitaine chez nous, qui était responsable du commissariat de Chelsea. Il m'a dit qu'ils avaient reçu une plainte: "Les papiers que nous avons ne sont pas très clairs. Nous ne savons pas quelle est leur

origine, mais j'ai eu un appel du ministère de l'Intérieur qui nous a donné des ordres et on m'a dit de vous arrêter. Je vais donc être obligé de vous emmener au commissariat." J'ai dit: "Et ma femme, qui est là-bas?" "Ne vous inquiétez pas, m'a-t-il dit, j'irai la chercher." Il l'a ramenée personnellement au commissariat. Ils étaient pleins de bienveillance. Je suis sorti et il devait bien y avoir 8 ou 10 bobbies dans ce fourgon de police dans lequel ils m'ont fait entrer, et me voilà assis dans le fourgon. Ils ne m'ont pas mis de menottes. Ils ne m'ont rien fait. Dès que les portes ont été fermées, que nous avons démarré et que l'inspecteur en chef était hors de vue, tous les flics se sont levés et m'ont serré la main parce que je fabrique du matériel d'exécution! Ils étaient tous de fervents partisans. Je suis arrivé au commissariat et on m'a permis de rester dans le hall d'entrée avec ma femme, juste devant le commissariat de police, jusqu'au moment où, à 1h du matin, il y a eu un changement de garde. A 1h du matin, un nouveau capitaine est arrivé et il a décidé que je n'avais pas à être là parce que, dit-il: "Les criminels, les gens qui sont censés être détenus, sont censés être dans des cellules." Il ne savait pas qui j'étais, il s'en fichait. Alors ils m'ont mis dans une cellule avec un psychopathe, qui était là, parce qu'il avait agressé quelqu'un avec une arme mortelle. Il avait déjà blessé plusieurs personnes. Alors, je me retrouve là avec lui et il m'a demandé pourquoi j'étais ici, alors je lui ai expliqué. "Mais bon sang, qu'est-ce qu'ils font, ces gens? On a la liberté d'expression en Angleterre, qu'est-ce qu'ils croient qu'ils vont faire de vous?", m'a-t-il dit. Donc il ne me fera pas de mal. Visiblement, il m'aime bien. Ils m'ont encore ressorti, m'ont mis dans une autre cellule, cette fois avec quelqu'un qui n'était pas dangereux, un pauvre gosse, un petit escroc qui avait fait un vol à l'arraché. Il pleurait. Il disait: "Ça n'aurait pas dû arriver." Il avait l'habitude d'aller dans les grands magasins. Il volait un téléviseur et partait en courant. C'était au moment de Noël, juste avant Noël, et il y avait ce beau bouddha en or qui était exposé. Il pensait qu'il était là juste pour la décoration. Il le trouvait joli. Il a voulu l'emporter pour sa petite amie. Il s'en est emparé, mais ils l'ont rattrapé à la porte. Il disait: "Je n'ai jamais rien volé de cher dans ma vie". Ce bouddha valait 120.000 livres et il était surveillé par des gardiens spéciaux, mais qu'on ne voyait pas. Il s'en est juste emparé en vitesse et est parti en courant. Il m'a dit: "On ne devrait jamais me mettre sous les yeux des choses aussi chères." J'ai ensuite été tiré de ma cellule à 2h du matin, par deux imbéciles d'agents d'immigration, qui m'ont emmené dans une petite pièce, ont allumé un magnétophone et s'apprêtaient à m'interroger. "Attendez, vous êtes fous?" leur ai-je dit, "je suis venu ici pour faire une conférence. Vous me prenez pour qui, pour un séditionnaire? Vous êtes ridicules." Ils m'ont interrogé jusqu'à 4h du matin, avec la technique bien connue: le bon flic, le mauvais flic. Mais ils n'ont rien obtenu. Finalement ils sont partis et on m'a remis dans ma cellule. Donc, je suis dans ma cellule. On donnait de la nourriture dans les cellules à tous ceux qui devaient se rendre au tribunal, mais je n'allais pas au tribunal. Je n'ai pas eu même une tasse de café. Le gamin, le voleur à la sauvette, commence à cogner sur les barreaux en criant à tue-tête, et les flics de garde arrivent et lui disent: "Qu'est-ce que tu veux?" Il me désigne du doigt et dit: "Donnez-lui du café." Alors, on m'a donné du café et une saucisse pour le petit déjeuner. Mais ils allaient me laisser là, parce qu'ils ne savaient pas quoi faire de moi. Je n'existais pas sur le papier. À 7h du matin, un autre agent se pointe, du Service d'Immigration de Sa Majesté, il m'emmène dans une pièce et commence à me parler. Il dit: "Vous savez pourquoi je suis ici?" Je dis: "Non. Pourquoi êtes-vous ici? On vient de m'interroger pendant les 4 dernières heures." Il dit: "Ouais, je sais. Malheureusement j'ai vu les enregistrements. C'est pour ça que je suis là. Vous avez formulé une demande formelle pour qu'on vous renvoie chez vous." "Un peu, que je l'ai faite, cette demande !" Il m'a dit: "Eh bien je vais vous renvoyer chez vous, aux frais de Sa Majesté. On n'aurait jamais dû faire ce qu'on vous a fait. Ils ont violé nos lois. Que les choses soient claires: je ne sais pas qui vous êtes. Je ne vous aime pas. Je ne vous déteste pas. Je m'en moque complètement. Mais plutôt mourir que de laisser ces gens violer nos lois pour quelque raison que ce soit."

Ceci n'aurait pas dû se produire. Vous savez ce qui était prévu pour vous?" Je lui dis: "Non, qu'est-ce qui était prévu pour moi?" Il m'a répondu: "Conformément au droit international, vous avez demandé à rentrer chez vous et nous aurions dû vous renvoyer chez vous, mais on s'était embarqué sur un autre article de loi qui veut que, si vous n'aviez pas fait cette demande, on allait vous expulser vers le pays d'où vous veniez. Vous veniez de France, on vous aurait donné à la France. La France a entre trois jours et une semaine pour vous refuser. La France vous aurait refusé, parce que vous n'appartenez pas à la France. Avant cela, vous êtes passé par la Belgique pour arriver en France. On vous aurait donné à la Belgique. La Belgique vous aurait refusé. On vous aurait ensuite proposé à l'Allemagne. L'Allemagne vous aurait refusé. Le temps de faire tout ça, vous auriez fait 25 jours de cellule. Mais vous allez rentrer chez vous aujourd'hui."

Jim Rizoli - Donc, en fait, diriez-vous que c'étaient les juifs qui vous harcelaient? Qui essayaient de s'en prendre à vous ?

Fred Leuchter - Sans aucun doute. Bien sûr, les choses ne se passaient pas comme ils voulaient. On m'a finalement mis dans un avion et ma femme et moi nous avons regagné notre domicile aux frais de Sa Majesté. Nous n'avons même pas eu à utiliser nos billets.

Jim Rizoli - Si vous alliez en Allemagne aujourd'hui, seriez-vous arrêté ?

Fred Leuchter - Oui.

Jim Rizoli - Donc vous ne pouvez pas vraiment sortir de notre pays, n'est-ce pas ?

Fred Leuchter - Non : je ne peux même pas aller au Canada.

Jim Rizoli - Vous ne pouvez probablement pas vous rendre dans aucun des 18 pays, où il est interdit de nier l'"Holocauste".

Fred Leuchter - Je ne peux me rendre dans aucun des pays qui sont affiliés au Marché commun Européen. Ce dont beaucoup de gens ne se rendent pas compte, c'est que le Marché commun est davantage qu'une simple alliance économique. Il y a aussi une alliance sur le plan pénal. Le type qui m'avait fait passer le message me disant de ne pas revenir, son frère vivait au Portugal. C'était un allemand. Il était allé au Portugal pour rendre visite à son frère. Sept personnes ont été assassinées à l'intérieur de l'appartement de son frère. Il a été arrêté au Portugal et accusé de meurtre. Après enquête, on s'est aperçu qu'il n'avait rien à voir avec le meurtre, par conséquent ils l'ont laissé partir et il est rentré en Allemagne. À son retour en Allemagne, des fonctionnaires allemands l'ont arrêté, l'ont jeté en prison et on va le juger pour meurtre. Mais il leur a dit: "Mais j'ai été disculpé par la police portugaise!" Peu importe. La police portugaise ne va pas venir en Allemagne pour témoigner en sa faveur parce qu'il faudrait la payer. Or, il n'avait pas d'argent pour ça. Mais on le poursuit en Allemagne, parce que le Portugal fait partie du Marché commun.

Jim Rizoli - Êtes-vous sur une liste noire [de passagers interdits de vol] ?

Fred Leuchter - Je ne sais pas.

Jim Rizoli - Il y a des questions que j'aimerais vous poser au sujet de votre Rapport Leuchter. Il y a deux rapports ou un seul rapport ?

Fred Leuchter - Celui-ci, c'est un seul rapport. C'est l'original. Il a été fait pour le Tribunal de Toronto. Il a pour titre: "Rapport d'expertise sur les chambres à gaz d'exécution présumées d'Auschwitz-Birkenau et de Majdanek - Pologne"; il est daté du 5 avril 1988.

Jim Rizoli - Bien. Mes questions portent sur le Krema I d'Auschwitz. Vous êtes entré dedans, n'est-ce pas ?

Fred Leuchter - Exact.

Jim Rizoli - Peut-être pouvez-vous nous expliquer comment, d'après eux, ça a fonctionné. Ils disent qu'ils ont ces granulés de Zyklon. Ils les jetaient dans le trou. Ça tombait par terre. Comment ça marchait, d'après leur description ?

Fred Leuchter - Le problème, c'est qu'ils ne savent pas comment agit le Zyklon B et les personnes qui auraient été chargées de la procédure n'auraient pas pu faire leur travail. Parlons une minute du Zyklon B, pour qu'on sache ce que c'est. Avant la Deuxième Guerre mondiale, et dans les années 1920-30 on utilisait de l'acide cyanhydrique pour désinfecter. Les Allemands ont amélioré les choses et ils sont reconnus pour leurs avancées en matière scientifique, etc. Ils ont voulu trouver une meilleure façon de gérer l'acide cyanhydrique, afin d'éviter de se tuer. Normalement ce qui se passait, c'était qu'on générait le gaz sur place. Le gaz se répandait là où on se trouvait, ensuite on le ventilait ou on ouvrait. C'est ce qu'on faisait pour les maisons. On faisait ça aussi pour les usines, etc. On jetait tout simplement du cyanure de sodium dans une mixture d'acide sulfurique dilué et d'eau. On recouvrait le bâtiment d'une bâche. On laissait le gaz dégénérer, puis un jour plus tard, on enlevait la bâche. Les gens portaient des masques afin de ne pas être blessés. Ensuite, on aérail l'endroit. Eh bien, ce qu'ont fait les Allemands, c'est qu'ils ont fabriqué le gaz en usine, au lieu de le faire sur place et pour ça ils ont fait en sorte que le gaz soit absorbé dans des granulés de craie – ou bien de mine de craie ou parfois, ils utilisaient des coquillages broyés.

Jim Rizoli - Est-ce que ça pouvait être du gypse ?

Fred Leuchter - Oui, ils utilisaient du gypse. Ça absorbait le gaz. Afin d'extraire ce gaz, il fallait souffler de l'air chaud sur ces granulés. Ils ont conçu cette méthode pour l'utilisation dans les chambres servant à la fumigation, pour lesquelles ils avaient un four, qui marchait au pétrole ou au charbon ou autre. Ils mettaient les granulés de Zyklon B dans une sorte de grande passoire qui retenait les granulés. Avec une soufflante ils introduisaient de force de l'air chaud à travers les granulés. Le gaz qui avait été absorbé dans les granulés se libérait. C'est une procédure que les chimistes appellent la "sublimation".

Jim Rizoli - On peut voir le gaz ou bien est-il invisible ?

Fred Leuchter - Non, on peut le voir.

Jim Rizoli - Donc, en d'autres termes, ça devient comme un brouillard, un brouillard blanc ?

Fred Leuchter - Ça ressemble à un nuage, si on ne souffle pas dessus et c'est ce qu'ils font pour les chambres de fumigation: [à l'époque] ils avaient un poêle à une extrémité; ils sublimaient le gaz dans le poêle et ils avaient des soufflantes qui le propulsaient à travers tous les vêtements qui étaient suspendus; il y avait une porte à une extrémité, une porte à l'autre

extrémité. C'est ce qu'on a fait dans le programme spatial américain quand les gens sont revenus de la Lune. On les a fait entrer par une porte; on les a décontaminés, et ils sont ressortis par l'autre porte. C'est ce qu'ils faisaient: ils mettaient les vêtements à une extrémité, ils les désinfectaient et ils les reprenaient à l'autre extrémité. C'était un moyen facile de gérer l'acide cyanhydrique. Ils prenaient une grande pile de vêtements, ils les désinfectaient et ils évacuaient le gaz pendant plusieurs heures.

Jim Rizoli - On raconte que ces granulés de Zyklon B, ils les mettaient par terre. Je me demande comment ça aurait pu marcher en les mettant par terre. Si on les met par terre, comment le gaz pourrait-il s'extraire? Il faut projeter de l'air chaud.

Fred Leuchter - Exact. Et c'est ce qui s'est prétendument passé au Krema I - à Auschwitz - il y avait cette salle toute en longueur, qui en fait était une morgue. C'était une Leichenkeller. Il y avait ces fameux trous dans le toit, comme des orifices d'aération; ils enlevaient le couvercle qui les recouvrait et les officiers SS – attendez, rappelez-vous, on ne peut pas toucher le Zyklon B – en prenaient de pleines poignées et les jetaient dans ces trous; ils tombaient au sol et, prétendument, le gaz en sortait et les tuait. Eh bien, tout d'abord, tout ça se passait au milieu de la campagne polonaise. Quand ces exécutions ont eu lieu, c'était l'hiver, donc il faisait froid. Dans la chambre à gaz elle-même, ou la pièce qu'ils appellent la chambre à gaz et qui était en fait la morgue, il faisait probablement en-dessous de zéro. Par conséquent le gaz ne pourra pas être sublimé. Sans compter que, en supposant que vous arriviez à sublimer le gaz, ces gens qui étaient prétendument mis dans la chambre n'étaient pas attachés, ce qui signifie qu'ils pouvaient créer une étincelle. Ils avaient des chaussures à semelles cloutées. Il y avait tout un tas de moyens de créer une étincelle. Ce gaz est extrêmement explosif; par conséquent, s'ils faisaient une étincelle... Et je peux vous dire une chose: si je devais être gazé avec 500 autres personnes, je créerais une étincelle pour faire exploser la pièce. Je suis sûr qu'ils auraient fait la même chose.

Jim Rizoli - Mais on va vous dire que les gens n'avaient pas de vêtements ! Par conséquent ils n'avaient rien de métallique sur eux. Mais c'est vrai qu'il y avait des ampoules dans la pièce.

Fred Leuchter - Ces ampoules n'étaient pas munies d'un système anti-explosion.

Jim Rizoli - Des ampoules et une étincelle.

Fred Leuchter - Ces ampoules n'étaient pas munies d'un système anti-explosion. Aucune des portes n'était pressurisée. Tout ça n'était qu'une vaste plaisanterie. Maintenant, il y avait une petite différence de procédure avec les Kremas II et III de Birkenau. On raconte que le Zyklon B était placé dans une cage métallique qu'on introduisait à l'intérieur de la chambre. C'est une autre idée géniale. Parce que, si vous remplissez la cage de Zyklon B, et que tout l'ensemble est comprimé, rien jamais n'en ressortira. Donc, toute cette histoire est une plaisanterie. Ces installations n'auraient jamais pu servir à une exécution par gazage.

Jim Rizoli - Ça, c'était le Krema I. Mais vous aviez ensuite les autres Kremas, IV et V. Évidemment, ils les ont fait sauter.

Fred Leuchter - Krema II et III étaient de véritables bâtiments, avec fours crématoires. Ils avaient des sous-sols. Ils avaient même un tapis roulant pour transporter les corps. Ce n'étaient pas des installations d'exécution. Les Kremas III et IV étaient des bâtiments de brique

qui se trouvaient sur un seul niveau. Ils avaient des fenêtres normales. Ils n'auraient certainement pas pu servir de chambres à gaz non plus. De ces bâtiments, tout ce qui reste ce sont les sols, à savoir une dalle de béton et quelques briques aux angles, parce que les Polonais sur place ont volé toutes les briques après la guerre. Maintenant, si l'on revient aux Kremas II et III, ils ont été, dit-on, détruits par les SS, avant leur évacuation du camp. Il est bien possible qu'ils aient été détruits par les SS avant leur évacuation parce que, très franchement, si j'évacuais un lieu dont l'ennemi allait se saisir, je n'aurais pas voulu que les Russes profitent de ce que j'avais; de toute façon j'aurais fait sauter les bâtiments. Ces installations étaient d'authentiques crématoires avec morgues. Il faut se rappeler que tous les hôpitaux, tous les bâtiments où habitaient des gens, tous avaient des crématoires en Europe, bien avant la pénurie de place dans les cimetières. L'incinération était donc un procédé courant. C'est pourquoi il y en avait. On a fait remarquer la chose, mais j'ai dit: "Ces gens ont ça, parce qu'ils n'avaient pas de cimetières."

Jim Rizoli - Vous n'êtes pas allé à Treblinka ou un de ceux-là, n'est-ce pas? Vous n'êtes allé que dans les camps que vous avez cités.

Fred Leuchter - Il n'y a rien là-bas.

Jim Rizoli - C'est vrai. Avez-vous vu la dernière vidéo de David Irving? Il parlait de Treblinka et il pense que des millions de gens ont été tués là-bas. Je ne comprends pas comment il a pu arriver à une pareille conclusion !

Fred Leuchter - Il a fait la même chose que ce qu'a fait Mark Weber : ils parlent de gazages limités. C'est absolument impossible. Avec la technologie que les SS avaient, ils n'étaient pas capables de le faire. Ils n'auraient pas pu réaliser une exécution satisfaisante au gaz. Ils n'auraient pas pu exécuter une seule personne, encore moins des milliers. Avec toutes les recherches qui ont été faites sur ces camps – ils ont apporté un radar pour l'étude du sol en profondeur, ils ont fait tout un tas de choses – ils n'ont même pas pu trouver un seul os. Ils n'ont RIEN trouvé !!!!

Jim Rizoli - C'est-à-dire que le gros problème, ce n'est pas tellement les gens que vous tuez, mais c'est de se débarrasser des corps. Que fait-on des corps? Par exemple on raconte qu'à Auschwitz un million de gens de ce camp y ont été tués. Très bien, si vous voulez croire ça, mais où sont tous les corps ?

Fred Leuchter - Comme je l'ai dit plusieurs fois dans mes interventions, ils auraient encore à incinérer les corps jusqu'à dans les années 1990.

Jim Rizoli - Si on parle de 6 millions, bien sûr, ça n'a pas de sens. Dans mes recherches, j'ai découvert que, surtout dans les camps comme celui de Treblinka, il n'y a rien. Il n'y a absolument pas de corps.

Fred Leuchter - Il s'agissait de camps de transit, où les gens étaient envoyés par chemin de fer. Ils y amenaient des gens qui allaient être envoyés dans d'autres camps. Ce qu'ils n'arrivent pas à se mettre dans la tête, c'est que les allemands avaient besoin d'ouvriers dans les usines. On ne tue pas ses ouvriers. S'il n'y avait pas eu Auschwitz et Birkenau, l'armée allemande et l'aviation allemande auraient cessé de fonctionner, parce qu'il y avait là les usines de caoutchouc Buna de la I.G. Farben. Ils fabriquaient du caoutchouc artificiel. Ils ne pouvaient pas se fournir en vrai caoutchouc, parce que nous leur avions coupé les

ponts. Donc, sans ça, on n'aurait pas d'avions, on n'aurait pas de joints, on n'aurait pas de pneus. On n'aurait pas de bushings pour les tanks, rien n'aurait roulé. Par conséquent il fallait faire travailler ces gens. Personne n'a jamais dit que les "Nazis" étaient des gens gentils. Ils ont mis tous ces gens dans des camps de prisonniers pour les faire travailler. Mais aussi, dans les camps, ils les traitaient correctement. Ils les maintenaient en bonne santé. Ils recevaient des soins médicaux. Il y avait un orchestre symphonique à Auschwitz. Il y avait une piscine à Auschwitz. Toutes ces choses-là.

Jim Rizoli - Tous les équipements nécessaires.

Fred Leuchter - Y avait-il des exécutions? Oui. Ils exécutaient les gens que les juifs jugeaient eux-mêmes. Si j'étais juif, que je sois dans le camp et tue un autre juif, ils m'auraient jugé et, comme Ponce Pilate, ils auraient mené l'exécution.

Jim Rizoli - Nous ne sommes pas en train de dire qu'il n'y a pas eu de juifs tués. Mais j'imagine que les juifs qui ont été tués étaient des opposants, des ennemis de l'État ou ils avaient commis quelque chose de délictueux ou autre, mais, évidemment, on n'a pas affaire à des millions, c'est sûr.

Fred Leuchter - Ils se servaient aussi de certains de ces prisonniers des camps de concentration pour des expériences médicales. Ils les ont utilisés dans des tests de haute altitude: ils extrayaient l'air des chambres. Nous avons recueilli une foule de renseignements médicaux après la guerre. Personne ne s'est posé la question de savoir si nous ne devrions pas être tous des gens sympas et peut-être nous dire: "Nous ne devrions pas nous servir de cette information qui n'a pas été obtenue correctement." Ils ont assassiné des gens pour obtenir cette information, par conséquent il faudrait rejeter cette information. NON ! On recueille l'information, on s'en sert et nous nous en sommes emparés après la guerre. Pour tout ce qu'ils ont fait ils avaient un but.

Jim Rizoli - (Je connais la réponse parce que j'ai étudié la question) Pourquoi, selon vous, les juifs en veulent-ils autant à des gars comme, vous alors que vous essayez seulement de dire la vérité? Quel est l'enjeu, d'après vous ?

Fred Leuchter - Parce que, nous [les révisionnistes] jouons les trouble-fête, alors que depuis la Deuxième Guerre mondiale, Israël fonde sa fortune sur nous! C'est une industrie. Ils se font des milliers [millions] de dollars. L'Allemagne donne chaque année des millions de dollars à Israël. Le juif moyen y croit. Je pense vous l'avoir déjà raconté: un jour où j'étais en procès, pour avoir exercé le métier d'ingénieur sans autorisation, j'ai reçu un appel d'un juif de la région de Los Angeles qui m'a dit: "Je voulais vous faire part de mon opinion sur ce qui se passe en ce moment: je ne pense pas que ce qu'ils vous font est correct; les juifs de votre région et les organisations juives vous persécutent, comme nous avons été persécutés par les Nazis et, ça, c'est mal. Mais ça n'empêche pas que vous soyez une personne méprisante." Je lui ai alors demandé: "Pourquoi suis-je méprisante?" Il m'a répondu: "Parce que vous avez fabriqué les chambres à gaz qui ont été utilisées à Auschwitz et à Birkenau." Je lui ai répondu: "Attendez ! Revenons en arrière une minute ! Qu'est-ce que vous racontez? Vous savez quel âge j'ai? Je suis né en 1943." Il répond: "Oh mon Dieu!, j'ai dix ans de plus que vous!" Il avait été dans les camps de concentration. Il a ajouté: "J'ai un livre blanc distribué par le B'nai B'rith qui dit que c'est vous qui avez construit les chambres à gaz."

Jim Rizoli - Alors c'est pour ça qu'ils s'en prennent à vous.

Fred Leuchter - Je lui ai demandé de m'en envoyer copie mais, il m'a répondu: "Oh non, je ne pourrais pas faire ça. Je pourrais avoir des ennuis." Et il a raccroché.

Jim Rizoli - Donc, ce qu'ils ont fait c'est diffuser plein de propagande contre vous pour faire de vous un diable, un diable qui tuait tous ces gens, qui avait fabriqué le matériel pour les tuer.

Fred Leuchter - Dieu sait ce qu'ils ont raconté sur mon compte.

Jim Rizoli - Là je n'ai pas vraiment compris. Mais je peux comprendre que ça les rende fous si on leur dit une chose pareille.

Fred Leuchter - Tout ce que j'ai dit dans mon rapport a été confirmé par le Yad Vashem à Jérusalem. Ils ont un exemplaire du rapport et ils ont dit: "Tout ce qu'a dit Fred Leuchter dans son rapport au procès Zündel est vrai sur le fond; mais peu importe, parce que les Nazis étaient des gens méprisables. Punissons-les pour ce qu'ils ont fait. Ne les punissons pas pour ce qu'ils n'ont pas fait..." ce qui est pourtant précisément ce qu'ils faisaient/ont fait. L'Allemagne a été diffamée pendant ces 70 dernières années, depuis la guerre. On les a diffamés. Les gens en Allemagne, la plupart d'entre eux, croient qu'ils ont assassiné tous ces juifs. Le monde devrait avoir honte de s'être comporté de la sorte.

Jim Rizoli - Puisqu'on parle des morts, je crois qu'il est mort plus d'Allemands (20 millions) que de juifs. On a dit qu'à la fin de la guerre, un grand nombre de soldats allemands ont été tués, parce qu'on ne leur donnait pas de nourriture et aussi à cause de tous les bombardements. À l'intérieur même des villes allemandes, ils ont bombardé à la fin de la guerre et tué des innocents.

Fred Leuchter - Le véritable holocauste ça a été Dresde et il y a eu aussi deux holocaustes au Japon. Ce n'est pas que je sois contre le largage de bombes au Japon: je pense qu'elles ont abrégé la guerre. Je ne crois pas que c'était une bonne idée de larguer des bombes. Un responsable de l'armée de l'air, Curtis LeMay, avait dit à Truman: "Je peux faire la même chose en moins d'un mois avec des bombes incendiaires, mais ne commençons pas à ouvrir la boîte de Pandore atomique." Truman n'en a pas tenu compte, parce que ce qu'il fallait faire avait déjà été décidé par Franklin D. Roosevelt (FDR). Tout ce qu'il faisait c'était de mettre en pratique ce qu'avait décidé le brain-trust de juifs de FDR. Non, je ne crois pas que nous devions larguer des bombes, parce que ça nous a donné pour toujours une mauvaise réputation, alors que ce n'était pas nécessaire. Nous aurions pu faire ça avec des armes conventionnelles et, oui, les Japonais avaient besoin de recevoir une leçon, parce qu'ils nous auraient combattus avec n'importe quoi, s'ils avaient débarqué. Il se serait produit la même chose si quelqu'un avait envahi notre pays. L'amiral Yamamoto avait dit, avant que la guerre commence, avant Pearl Harbor – parce qu'il était contre Pearl Harbor: "Il y a un fusil derrière chaque brin d'herbe aux États-Unis. Si nous triomphons de l'armée, il nous faudra traiter avec les gens et nous ne gagnerons pas." La même chose se serait produite au Japon. Nous aurions combattu la population avec des pierres et des rochers, avec n'importe quoi.

Jim Rizoli - Ils ne seraient pas tombés facilement.

Fred Leuchter - Je pense que LeMay aurait pu faire la même chose avec des bombes incendiaires sans irradier toute la planète.

Jim Rizoli - Donc pour revenir à votre rapport, vous avez dit qu'il n'en existait que trois, trois LEUCHTER REPORT originaux. On pourrait penser qu'ils mettraient ça dans les archives de Washington, à la Librairie du Congrès...

Fred Leuchter - Probablement pas de mon vivant...

Jim Rizoli - Pour le révisionnisme, le cours des choses a vraiment été renversé, avec ce que vous écrivez là.

Fred Leuchter - L'exemplaire de Zündel a été perdu quand ils ont incendié sa maison. L'exemplaire du tribunal, Dieu sait ce qui lui est arrivé. Cet exemplaire du tribunal avait été photocopié, curieusement, par les Nations Aryennes. Ils ont imprimé un exemplaire avec leur nom. J'ai eu plein de gens qui m'ont appelé pour m'interroger. J'ai dit: "Je n'y suis pour rien. C'est une archive publique." En fait, c'est la transcription d'une audience de tribunal.

Jim Rizoli - J'ai dû le voir moi aussi sur l'Internet.

Fred Leuchter - Zündel en a des copies ; enfin, sa femme Ingrid, a des copies.

Jim Rizoli - Germar Rudolf s'est plus ou moins prononcé à son sujet. Que pensez-vous de ce qu'il en a dit? Avez-vous lu son livre là-dessus ?

Fred Leuchter - Oui, je l'ai lu en entier mais malheureusement, là, on se trouve devant une tempête dans un verre d'eau. Des gens ont raconté que Germar Rudolf avait critiqué le rapport. Il ne l'a pas vraiment critiqué et le problème c'est que je suis un ingénieur ; je construis des choses; j'ai eu une approche totalement différente de la sienne. Lui, c'est une "grosse tête". C'est un scientifique. Il a un doctorat et c'est un chimiste. Il aborde tout d'un point de vue théorique ; j'aborde tout d'un point de vue physique. Certains points chez lui ont été mal interprétés. Je ne sais pas si vous êtes au courant de la dispute récente avec Fritz Berg. Fritz Berg m'a critiqué parce que Germar Rudolf avait dit que j'avais tort de dire que le gaz était explosif. Germar Rudolf a répondu en disant: "Je n'ai pas dit qu'il n'était pas explosif. Ce que j'ai dit c'est que vous avez tous les deux raison, Fred et vous." Germar se rend compte que nous avons deux approches différentes et son approche est différente de la mienne et c'est la seule différence. Tout ce que j'ai dit était exact en substance. Je ne suis pas chimiste. J'avais été mis au courant par un chimiste, qui était le chimiste en chef chez Dupont dans leur installation de fabrication du gaz d'acide cyanhydrique. C'est lui qui m'avait appris comment gérer ce gaz, comment il fonctionnait et que les résidus bleus qui restent dans les murs sont des ferro-cyanures. Maintenant, l'explication que j'en donne n'était peut-être pas aussi poussée que ne l'aurait fait Germar Rudolf. Il était beaucoup plus fort ; mais en gros il a dit la même chose.

Jim Rizoli - Je n'ai pas vraiment eu conscience que Germar était opposé, mais je vois bien que c'est un chimiste et que par conséquent c'est un tout autre mode de pensée. En conclusion, Fred, y a-t-il quelque chose que vous auriez fait différemment quand vous pensez à tout ce qui s'est passé, quand vous réfléchissez à ce qu'a été votre vie et à ce qui s'est passé? Qu'est-ce que, d'après vous, vous auriez pu faire différemment et qui vous aurait facilité la vie? Peut-être ne pas avoir fait ce rapport, non? Ne pas aller en Pologne, ne pas aller sur les lieux faire votre enquête ?

Fred Leuchter - En un mot comme en cent, je crois que je n'aurais rien pu faire autrement que ce que j'ai fait. Je me suis impliqué dans la question des exécutions afin de mettre un terme aux tortures et punitions. J'étais le seul à pouvoir traiter le problème qu'avait Zündel. J'y ai repensé plusieurs fois. Tout d'abord, en tant qu'Américain, je crois en la liberté d'expression, la liberté de pensée. Deuxièmement, j'estime que toute personne, quelle qu'elle soit, a droit à être correctement défendue en justice, quelles que soient les accusations portées contre elle. Ces deux choses m'amènent à dire que j'aurais tout recommencé de la même façon, même si j'avais su ce qui allait m'arriver. Parce que Zündel avait le droit de se défendre et il a aussi le droit de croire ce qu'il veut et personne n'a le droit de l'en empêcher. Au Canada il n'y a pas de Déclaration des droits de l'homme comme nous en avons, mais ils avaient un autre texte, un peu édulcoré, mais tout de même, et cela a suffi pour que la Cour suprême invalide la condamnation de Ernst.

Jim Rizoli - Évidemment, sa vie n'a pas trop bien tourné. Il est aujourd'hui en Allemagne. Je ne sais même pas s'il va pouvoir revenir dans notre pays, n'est-ce pas ?

Fred Leuchter - Probablement pas. Il mourra probablement dans la Forêt Noire où il se trouve actuellement. Il vit là où il vivait quand il était enfant. Je trouve qu'il devrait pouvoir être ramené aux États-Unis et on devrait lui donner la nationalité. On ne devrait pas le séparer d'Ingrid.

Jim Rizoli - Avez-vous eu vous-même l'occasion de parler à Ingrid ?

Fred Leuchter - Très rarement, par Internet. Je lui ai parlé au téléphone deux ou trois fois. Je ne connais pas vraiment Ingrid et elle ne me connaît pas vraiment. C'est malheureux, parce que si Zundel était resté ici, je suis sûr que nous nous connaîtrions mieux, mais je garde un profil bas dès qu'il s'agit de Ernst, parce qu'une partie des modalités de libération de Ernst se fonde sur le fait qu'il ne s'associe pas aux anciens "criminels" qu'il a fréquentés dans le passé – et je fais partie de ces criminels.

Jim Rizoli - Vous n'avez pas été officiellement arrêté, si ?

Fred Leuchter - Il y avait un mandat d'arrêt contre moi. J'étais en prison.

Jim Rizoli - Oui, je sais, mais techniquement vous n'avez pas été arrêté ?

Fred Leuchter - Ce qu'ils m'ont fait, c'est qu'ils m'ont sali de sorte que, si je devais témoigner devant un tribunal allemand, je n'en sortirais pas les mains propres. C'est ce qu'ils voulaient faire et c'est ce qu'ils ont réussi à faire. C'était une manœuvre politique. Même si j'avais été condamné pour quelque délit, cela n'aurait rien changé à ma capacité à décider ce que pouvaient être les chambres à gaz. Si j'étais "Nazi" et que j'aie diffamé les morts, cela n'aurait rien changé. Ça n'a pas eu lieu, mais néanmoins voilà où nous en sommes. Je me tiens à l'écart de Ernst, parce que je ne veux pas lui causer d'ennuis; si je lui envoie des lettres, je suis sûr qu'il aurait des ennuis, parce que je suis convaincu qu'on surveille son courrier.

Jim Rizoli - Donc, en gros, à présent vous vous rendez de temps à autre à une réunion révisionniste ou quelque autre réunion ?

Fred Leuchter - Oui.

Jim Rizoli - Vous faites en quelque sorte profil bas.

Fred Leuchter - Je suis plus actif depuis que je suis sur Facebook, que dans les 15 années qui ont précédé. Et c'est amusant. Je ne prends pas de précaution quand j'interviens sur Facebook, mais ce que je dis est la même chose que ce que je dis depuis 25 ans. Je m'exprime comme le fait le Pape – ex cathedra – je suis un expert; il n'en existe pas d'autre. Il n'y a personne d'autre sur cette planète qui ait été qualifié par un tribunal; le seul à l'avoir été c'est moi. Ça paraît prétentieux, et c'est prétentieux, mais le fait est que, lorsque je m'exprime en tant qu'expert et que je parle des choses qu'un tribunal m'a chargé d'étudier, personne ne peut contester ce que j'ai dit. Je dis des tas de choses sur Facebook qui probablement vaudraient à d'autres d'être exclus. On ne m'exclut pas, parce que je crois qu'on ne sait pas comment s'y prendre. Ils pourraient faire ça arbitrairement, mais je crois que ça causerait un tollé et que les gens seraient en colère. Je ne suis pas un néo-nazi. Je n'ai rien dit qui soit d'extrême droite.

Jim Rizoli - Vous vous contentez de dire la vérité sur le sujet dont vous parlez.

Fred Leuchter - Je ne fais attention qu'à une seule chose: j'ai des gens qui me demandent de cliquer sur "J'aime" sur leurs pages web, mais je les préviens à l'avance: je dois, comme la femme de César, être irréprochable et je compte maintenir cette position. Je m'exprime en tant qu'expert. Mais mes opinions personnelles, je les garde pour moi.

Jim Rizoli - Eh bien, Fred, nous avons pas mal parlé ici de votre implication dans le mouvement révisionniste et de votre opinion d'expert sur la question de la chambre à gaz. Le seul sujet que nous n'ayons pas abordé et que je voudrais aborder brièvement, c'est celui de votre famille et le lien entre l'arrivée de votre famille ici et la Guerre révolutionnaire. Nous n'avons pas vraiment évoqué cette question. J'aimerais revenir un peu sur votre passé, celui de votre famille, avec [la bataille de] Bunker Hill. Rappelez-vous: nous en avons discuté un jour.

Fred Leuchter - Avant de vous répondre, il y a une autre chose que je voudrais dire. Nous avons raconté brièvement la manière dont les juifs et les organisations juives ont détruit mon entreprise de fabrication de matériel d'exécution. Certains États ont menacé d'adopter des lois pour interdire aux Départements de l'administration pénitentiaire de ces États de traiter avec moi. Les gens qui ont fait ça sont dénués de tout sentiment et ce qu'ils font est réellement criminel, parce qu'ils favorisent la torture. Tous ces gens qui attendent d'être exécutés ont le droit d'être exécutés humainement et, en m'évinçant, ils font en sorte que ces gens soient exécutés en étant torturés. Les 20 dernières exécutions, probablement, ont presque toutes abouti à des tortures et des exécutions problématiques. Il n'y a plus personne pour venir en aide aux États-Unis.

Jim Rizoli - Vous voulez dire que maintenant il n'y a absolument plus personne ?

Fred Leuchter - Exactement. Les États-Unis fonctionnent à l'aveuglette. Ils ont des problèmes avec les produits chimiques parce que les Européens, qui sont les seuls à fabriquer le sodium Pentothal, ne le fournissent plus aux États-Unis. On utilise le sodium Pentothal pour ces opérations, or ils ont refusé de fournir du sodium Pentothal aux États-Unis aussi longtemps que les Départements de l'administration pénitentiaire continueront à l'utiliser pour les injections létales. Par conséquent, les États-Unis ont tenté de trouver un autre

procédé et ils ont toutes sortes de problèmes. Ces gens s'en sont pris à moi, mais ils ne sont rien de moins que des criminels, et il n'y a sûrement pas la moindre trace d'humanité dans leur âme, puisqu'ils se moquent que les gens soient ou non torturés. La seule chose qui leur tient à cœur c'est de me faire taire. Ils n'ont pas réussi.

Il y a une autre chose que je voudrais évoquer et qui est de la même veine. J'ai construit une chaise électrique pour l'État du Tennessee. Le Tennessee ne l'a pas utilisée une seule fois. Ils l'ont utilisée une seule fois [après sa modification]. La composante juive du Tennessee a fait pression sur les Départements de l'administration pénitentiaire pour que la chaise soit modifiée. Ils ont fait venir un monsieur du nom de Jay Weichert, qui devrait avoir honte de lui. Il est ingénieur en électricité et vient de l'État de l'Arkansas. C'est lui le responsable de la chaise électrique de Floride, celle qui torture tout le monde. Il a délibérément (et je dis: délibérément, parce qu'il doit s'y connaître autant que moi sur les procédures d'exécution; il a dû lire toute le matériel qu'il y a à New York ou il aurait dû; s'il ne l'a pas lu, il ne devrait pas construire de chaises électriques), il utilise délibérément la basse tension pour que les gens souffrent. Il a modifié ma chaise à la demande des juifs du Tennessee: il a changé le voltage, ils ont réduit le voltage et augmenté le courant, par conséquent maintenant ça fait souffrir et ça brûle les tissus. Une personne a été exécutée avec sa chaise depuis qu'elle a été modifiée. On ne sait pas si la personne a souffert; il semble que l'exécution se soit passée de façon acceptable mais, même si les exécutions pratiquées avec la chaise de Floride n'ont pas toutes tourné au fiasco, il y a suffisamment de cas qui démontrent que les voltages qu'il utilise ne sont pas les bons. Ces gens qui ont fait ça, ils l'ont fait en toute connaissance de cause, sachant pertinemment que ceux qui vont être exécutés dans cette chaise vont subir une torture jusqu'à leur mort, et ils s'en fichent. Mais ils sont très puissants et ils ont une immense force.

J'ai été consulté par le commissaire du Département de l'administration pénitentiaire de l'État du Mississippi à propos de leur chambre à gaz. On m'a demandé de faire un rapport à son sujet. Avant même que j'aie terminé le rapport, les organisations juives avaient découvert qu'il m'avait consulté, ils l'ont lourdé et l'État m'a fait savoir qu'il n'accepterait pas mon rapport. Bien sûr, on ne m'a pas payé. Il y a plein de choses pour lesquelles je n'ai pas été payé à cause de ces problèmes. Mais ce qui est intéressant, c'est que l'homme qui a perdu son emploi s'appelait le commissaire Thigpen. C'était un Noir. Or, un Noir, pour qu'il obtienne l'emploi de commissaire au Département de l'administration pénitentiaire de l'État du Mississippi, il faut qu'il s'agisse d'un être exceptionnel parce que la plupart de ces établissements du Sud sont tous exploités par des ploucs du Sud. On avait là un homme qui avait les qualités pour être promu chef de ce Département, avec le titre de commissaire, et il a été lourdé par les juifs parce qu'il m'avait demandé de voir si la chambre à gaz était sûre – et que ça ne tuerait pas un de ses gardiens. Ça vous montre la pression que ces gens exercent partout dans le pays. Pour s'en prendre à moi, ils tortureraient.

Jim Rizoli - C'est très mesquin.

Fred Leuchter - Oui. Alors, venons-en à l'autre chose: vous vouliez que je vous parle de mon passé. Mon père est 100% allemand. Son père a émigré d'Allemagne avant le tournant du siècle, et il s'est battu dans la Guerre hispano-américaine. Sa mère est née dans le Massachusetts de parents allemands. Elle venait du quartier allemand de Clinton, dans le Massachusetts. Du côté de ma mère, les Herrick, ma famille remonte aux frères Herrick, qui sont arrivés à Salem dans les années 1622 et sont restés là longtemps. Ils étaient là au moment des procès en sorcellerie. Ils ont vécu beaucoup de choses. Mon arrière-arrière-grand-oncle faisait partie des Minutemen quand les premiers coups de feu ont été tirés à Lexington. Mon autre arrière-arrière-grand-oncle, qui n'a pas eu d'enfant, était le colonel Prescott, et c'est lui

qui commandait à Bunker Hill [la Colline de Bunker]. On l'a souvent accusé d'être un imbécile, parce qu'il avait fortifié la mauvaise colline; il était censé fortifier la colline de Breed. Mais ce n'était pas imbécile. C'était un ingénieur. Il a fortifié la meilleure colline et il a presque gagné la bataille, même sans munitions. On ne lui envoyait plus de munitions et c'est la raison pour laquelle nous avons perdu la bataille de Bunker Hill. Mais au début nous en avons eu assez pour repousser la première salve de fusiliers marins britanniques d'élite. Nous avons eu assez de munitions pour en repousser une seconde. Pour la troisième attaque des Britanniques, un homme sur deux avait une balle et, après cela, ils ont défendu la colline avec des baïonnettes, et puis ils sont partis. Le travail a été si bien fait, qu'un ingénieur britannique a été envoyé pour examiner les remparts qui avaient été construits sur la Colline de Bunker et on enseigne cette bataille à Sandhurst, tant c'était un excellent travail fait à partir de rien. On l'avait envoyé là-bas en pleine nuit. Ils avaient des pelles et des pioches, et ils ont pu se procurer du bois de charpente quelque part. Il a construit un plan de bataille très intéressant: ils ont construit des murs de bois et de tourbe, qui se chevauchaient les uns les autres et qui ont été en mesure de soutenir trois attaques des fusiliers marins britanniques d'élite; ils n'avaient plus de nourriture; ils n'avaient plus d'eau et ils n'avaient plus de balles. Le général, bien assis au Harvard Square, qui avait promis les munitions, leur avait dit: "Allez, préparez-vous au combat et nous vous enverrons le reste du matériel" mais il avait pris peur et s'était dit: "Oui, mais si les Britanniques traversent la rivière et attaquent le Harvard Square? Je vais conserver toutes les munitions." Or, ce n'est pas ce qu'ont fait les Britanniques: ils ont gravi la colline. Le colonel Prescott était apparenté, semble-t-il, à l'un des conseillers municipaux de la ville de Boston puisque, alors que ce dernier était sur la colline en compagnie du général britannique, que tous deux inspectaient les remparts avant le début de la bataille, et que Prescott faisait les cent pas, bien en vue, au sommet de sorte qu'on pouvait tirer sur lui (en fait, il voulait motiver ses hommes – et susciter chez les Britanniques un peu de crainte de Dieu), le général britannique a dit à cet élu municipal: "Est-ce que tu connais cet homme? Est-ce qu'il va se battre?" et l'élu a répondu: "C'est mon beau-frère, il se battra". Et en effet il s'est battu. Les traditions pour lesquelles ils se sont battus ont été transmises dans ma famille et ma mère me les a martelées dans ma tête puisque je crois à la Constitution, à la Déclaration des droits, qui pour moi sont inviolables. Quand je vois ce que font certains de ces hommes politiques, je suis tout simplement dégoûté.

Jim Rizoli - Eh bien, vous savez, laissez-moi juste vous dire que, pour ce qui concerne la liberté de parole, je passe beaucoup de vos vidéos dans mon émission de télévision et c'est une des raisons qui font que je suis interdit. On dit la vérité mais les gens ne veulent pas entendre la vérité. C'est ça qui me dérange à propos de la liberté d'expression: elle n'est libre que pour ceux qui veulent vous priver de cette liberté. Ça se résume à ça. Nous continuons à nous battre. Vous, vous essayez de répandre l'information pour que les gens la voient.

Fred Leuchter - Malheureusement, notre pays semble faire fausse route; il se dégrade. Obama est probablement le pire des présidents que nous ayons eus au cours de ces deux derniers siècles. Bush était mauvais. Avec son Patriot Act il a grandement restreint nos libertés. On essaie constamment de nous enlever nos armes à feu qui est un droit que garantit la Constitution pour nous protéger de ces hommes politiques qui font n'importe quoi. Mais dans la dernière administration d'Obama, ce qu'il a fait était inadmissible. Il a pris un décret – les décrets, c'est illégal – pour supprimer l'Habeas Corpus, qui est une garantie constitutionnelle. L'Habeas Corpus donne au citoyen le droit, en cas d'arrestation, d'être amené devant un magistrat ou un juge. A cause du Patriot Act, on peut nous arrêter dans la rue, vous ou moi, nous envoyer à Guantanamo et personne jamais ne saurait où nous sommes et on ne peut plus récupérer personne puisqu'il n'y a plus d'Habeas Corpus. La deuxième

chose qu'il a faite, et qui est très mal, n'a rien à voir avec la Constitution: c'est une question qui touche à la législation. Après la Guerre civile, au cours de la période de Reconstruction, l'armée faisait respecter le droit civil, mais plus tard, après la Guerre civile et après la période de Reconstruction, le Congrès a siégé pour proclamer: "Nous ne devrions jamais charger l'armée de faire respecter les droits civils; nous avons des agents de la paix pour ça et non des officiers." Et ils ont voté une loi spéciale, appelée "posse comitatus", qui empêchait les militaires de faire respecter le droit civil. Or, par un décret et d'un trait de plume – et je répète que les décrets sont illégaux mais on les fait appliquer – Obama a supprimé le "posse comitatus".

Jim Rizoli - Il aurait dû faire marche arrière, mais il ne l'a pas fait.

Fred Leuchter - Non. Parce qu'ils savent constamment nos libertés dans tous les domaines. En fin de compte, vous savez, je me demande s'ils n'ont pas un problème, parce qu'ils ont formé la police à des activités paramilitaires et lui ont donné des armes qu'elle ne devrait pas posséder. Ce sont des agents de la paix, pas des soldats. Je pense qu'ils s'attendent à des troubles sociaux et je crois qu'au moment où ces troubles auront lieu, ils veulent que l'armée s'en mêle, sauf que je crois qu'ils ont des problèmes avec l'armée; parce que, même si les hommes qui se sont engagés sont censés obéir aux ordres, dans la corporation des officiers tous, ou presque tous, sont des gens du Sud, et ils ont prêté serment à la Constitution, non au président. Ce n'est pas pareil. Et ils savent la différence. La plupart des membres de la corporation des officiers qui sont du Sud ont suivi une école militaire, ont gravi les échelons, puis sont allés à West Point, par conséquent toute leur vie ils ont été imprégnés de tradition militaire. Ils savent ce qu'est une Constitution, ils savent ce qu'est un président et ils savent que ce sont deux choses séparées et que le président n'a pas le droit d'émettre des ordres qui soient contraires à la Constitution. Alors je pense qu'ils vont avoir des problèmes, parce que s'ils s'attendent à ce que l'armée tire sur des civils, je ne pense pas que ça marchera, alors ils compteront sur la police pour le faire.

Jim Rizoli - C'est à ça qu'ils sont en train de les préparer aujourd'hui.

Fred Leuchter - Oui. Et c'est pour ça qu'ils nous ont confisqué tous nos droits.

Jim Rizoli - Petit à petit.

Fred Leuchter - Il n'est pas impossible qu'un jour ou l'autre nous nous retrouvions, vous et moi, à Guantanamo dans la même cellule.

Jim Rizoli - Eh bien, Fred, nous venons d'avoir une très agréable discussion. Je recevais aujourd'hui Fred Leuchter. Vous pouvez si vous le désirez aller voir certaines des vidéos, que j'ai ici au sujet de son expérience dans l'affaire Zündel. Vous les trouverez ici. C'est une mine d'informations, le RAPPORT LEUCHTER. Vous pouvez aussi aller voir ce qui est dit sur la situation des chambres à gaz à Auschwitz, ainsi que deux ou trois autres camps. Fred a enquêté sur ces camps également. Les conclusions auxquelles il est parvenu montrent que, là encore, ces emplacements n'auraient jamais pu servir à des gazages homicides. Les gens devraient savoir ça parce que c'est un grave problème aujourd'hui, surtout cette question de l'"Holocauste", où on raconte que les gens ont été gazés à l'aide d'un gaz homicide – le Zyklon B. C'est un excellent Rapport, que vous devez pouvoir trouver sur Internet. Nous tenons aussi à encourager les auditeurs à réfléchir à la question de la liberté d'expression, réfléchir à ce qu'ils voient sur Internet, surtout tout ce qui a trait au droit des

gens. Comme l'a dit Fred, il semble qu'avec le temps nos droits se réduisent comme peau de chagrin. Fred s'est trouvé confronté à cette évidence, quand il a voulu s'exprimer sur le sujet, dont nous avons parlé aujourd'hui. J'y suis confronté moi aussi, puisque mes émissions de télévision par câble m'ont été supprimées à cause des propos que j'y tenais. Les choses deviennent vraiment difficiles pour le public américain, mais beaucoup de gens ne se sentent pas vraiment concernés, ne cherchent pas vraiment à savoir ce qui se passe. Alors nous voudrions que vous soyez conscients, que vous voyiez qu'il se passe des choses et que ça empire de jour en jour. Heureusement, on peut encore voir des vidéos comme celle-ci. Mes vidéos sont placées sur YouTube, il suffit de taper "RizoliTV" et vous trouvez plein de vidéos traitant du sujet que nous avons abordé aujourd'hui. (...)

Ici Jim Rizoli, merci de nous avoir écoutés et merci à Fred Leuchter.